Propriétaire-Gérans

# ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS:

ourcoing: Trois mois. . 13.10

Six mois. . . 26.>>

Un an . . . 50.>>

La France et l'Etranger, les frais de poste

Le prix des Abonnements est payable e. - Tout abonnement continue, maqu'à réception d'avis centraire.

ROUBAIX 8 MAI 4879

## BOURSE DE PARIS DU 8 MAI Gours à terme de 1 h. 10, coramuniqués par MM. A. MAIRE et H. BLUM, 60, rue Ri-chelieu, Paris.

VALEURS	du jour	Précéd
3 070 amortissable	81 60 x	81 65 .1
Rente 3 070	79 425 [.	79 45 -1
Rente 5 010	113 80 .1	143 825 1
Rente 5 010	78 80	78 90 T
Ture 5 010	11 40	
Act. Nord d'Espagne .	283 75	
Act. Gaz	1275 00	
Act. B. de Paris PB.	757 50	
Act. Mob. Français	000 00	
Act. Lombards	168 75	
Act. Autrichiens	570 00	575 0
Act. Meb. Espagnol	857 50	865 00
Act. Suez	741 25	740 00
Act. Banque Ottom	505 00	506 2
Oblig. Egypt.uni	197 50	197 50
Act. Fon. France	762 50	762 50
Florin d'Autriche	68 1/161	67 60
Act. Saragosse	370 00	368 73
Emp. Russe 1877	88 1/2	88 60
Délégations Suez	643 75	640 00
Florin Hougrois	81 50	81 38
Espagne extérieur	) D	00 0/00
Consolidés	n n	00.0/6

ive, rue du conege, a noubaix.			
BOURSE DE PARIS (Service gouvernemental)	8 MAI	7 MAI	
3 0/0 . 3 0/0 amortissable . 4 1/2 0/0. Emprunts 5 0/0.	81 50 ./. 110 50	79 30 ./. 81 60 ./. 110 50 113 65./.	
Service particulier	8 MAI	7 MAI	
Act. Bauque de France.	3025 00		
» Société générale	492 06		
» Cred. f. de France.	753 00		
» Chemin autrichien.	571 00		
» Lyon	1140 00		
» Est	706 00		
» Ouest	766 00		
» Nord	1495 00		
» Midi	871 00	872 00	
» Suez	742 00		
% Péruvien	00 00	00 00	
Act. Banq. ottom. (anc.)	000 00		
» Banq. ottom. (nou.)	503 00	506 00	
	25 13 58		
réd. Mob. (act. nouv.)	483 00	483 00	
Turc	11 35	11 47	

## DAPACHES COMMERCIALES

New-York, 8 mai.
Change sur Londres, 4,86 25; change sur
Paris, 5,18 »»; 100.
Café good fair, (la livre) 13 1[4, 13 1]2.
Cafe good Cangees, (la livre) 13 3[4, 14 »]».

Dépôches de MM.Schlagdenhaussen et Ce, repésentes à Rouhaix par M. Bulteau-Gry-memprez : Håvre, 8 mai.

Ventes 4,000 b. Marché ferme, livrable plus facile.

Ventes 10,000 b. Marche soutenu.

New-York, 121/2. eccles 17.000 L Recettes 17,000 b. New-Orleans low middling Savannah

## BULLETIN DU JOUR

Le ministre des finances, tenant sans doute à marcher sur les traces de ses collègues de la justice et de l'intérieur, poursuit en ce moment avec une persistance qui mérite de fixer l'attention le renouvellement du personnel des percepteurs. Onze nominations de ces fonctionnaires figurent, en effet, au Journal of siciel, et si l'on résléchit qu'à peu près chaque jour, la feuille du gouvernement enregistre des décisions de cette nature, on pourra se faire une idée du nombre des titulaires qui se trouvent sacrifiés afin de faire place

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

MERINATE JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

aux nouveaux possesseurs de la fa-veur ministérielle.

Le cabinet du 4 mars ne réalise peutdre pas encore toutes les espérances que certaines gens avaient fondées sur son arrivée au pouvoir; mais on ne saurait lui reprocher de ne pas exécuter, tout au moins, fidèlement le pre-

mier article du programme républi-cain : donner des places et toujours des places aux amis et aux partisans des membres de la majorité. La France raconte, que, par ordre du gouvernement, les préfets ont fait des démarches indirectes auprès d'un certain nombre de grande manufactu. certain nombre de grands manufactu-riers pour savoir s'ils consentiraient à employer chez eux des ouvriers am-

D'après des rapports des préfets, les manufacturiers auraient déclaré qu'ils s'y refuseraient absolument.

« Ils objectent que ces ouvriers ne leur inspirent à priori aucune confiance et que leur admission dans les ateliers donnerait lieu à des discussions politiques qui, tôt au tard, amèneraient un conflit. »

Cette situation n'a rien qui nous étonne; il ne suffisait pas de voter l'amnistie, il fallait encore qu'elle fût acceptée par l'opinion publique.

Il reste une ressource aux «égarés» de la Commune, c'est de demander des emplois au gouvernement, en atten-dant des sièges de députés. C'est ainsi du reste que les choses se passent : un journal du soir annonce, en effet, que l'un des réfugiés de la Commune, tout récemment amnistié et rentré à Paris, vient d'être nommé inspecteur municipal dans l'un desplus importants mar-chés de Paris. Cette place était sollicitée par plusieurs anciens militaires.

Nous disions récemment que le projet caressé par M. Gambetta était de donner au plus tôt des successeurs au ca-binet actuel et d'envoyer M. Brisson au ministère de l'intérieur, après l'a-voir fait passer à la commission du budget pour y apprendre la triture des affaires. Mais on assure aujourd'hui que cette combinaison est loin de réunir beau coup d'adhésions et cela tien-drait à la déplorable médiocrité dont M. Brisson aurait fait preuve comme président de la commission du budget. On s'attendait à trouver en lui un homme supérieur, ayant une grande faculté d'assimilation, comprenant tout à demimot, et un esprit sertile en expédiens. Au lieu de cela, M. Brisson n'aurait manifesté sur ces questions sinancières qu'une inaptitude absolue. C'est du moins dans ces termes que parlent de lui des députés républicains. «Croiriezvous, disait l'un d'eux que nous n'a-vons pas encore pu lui faire comprendre ce que c'est que la dette flottante?» Ainsi l'idée de faire M. Brisson ministre rencontre beaucoup d'opposi-

Nous avons dit quelle avait été la réponse de M. Tirard aux délégués des soixante chambres de commerce ve-nus pour lui exposer le péril que cons-tituerait pour l'industrie nationale le renouvellement des traités. M. le ministre s'est montré fermement résolu à soutenir devant la Chambre la politique du libre-échange. Cette déclara-tion ne pouvait manquer de réjouir M. Léon Say. Aussi le Journal des Debats célèbre-t-il bruyamment les louanges de M. Tirard, et observe-t-il avec une

tes ont obtenu par leurs démarches un résultat auquel ils étaient loin de s'at-tendre. Au lieu d'influencer le gouvernement dans le sens de leurs désirs, ils lui ont fourni l'occasion d'affirmer bien haut « le principe de la liberté commerciale. »

Nous ne nierons pasqueles délégués n'aient éprouvé quelque déception à en-tendre M.le ministre écarter, paresprit de parti, les plaintes respectueuses de l'industrie, du commerce, de l'agriculture, en un mot, de toutes les forces vives de la France. Ils espéraient cer-tainement, en dépit des avertissements recus, que le gouvernement, qui a dé-claré vouloir écarter les questions poli-tiques pour s'occuper d'affaires, ne con-sentirait jamais à mettre un mot. fûtce même le mot décevant de liberté commerciale, au-dessus des intérêtsessentiels du commerce et de l'industrie C'était certainement une illusion. Mais il est des illusions honnêtes dont les bons esprits ne réussissent jamais en-

tièrement à se défaire. Le Journal officiel publie le relevé de notre commerce des céréales du 1° août 1878 au 15 avril 1879. Nous y lisons que nos importations se sont élevées au chiffre de 14,192,900 quintaux, et nos exportations seulement au chiffre de 162,592 quintaux. L'énorme disproportion qui existe entre nos importations et qui faire l'élaite. tions et nos exportations doit faire l'objet d'une attention sérieuse au moment où les pouvoirs publics s'apprêtent à prononcer sur la nature de notre régime économique.

### LES OBSÈQUES DU GÉNÉRAL DOUAY

Les obsèques du général Douay ont été célébrées hier à dix heures, en l'église de Saint-François-Xavier, à Paris. Le corps avaitété exposé rue Oudinot, dans une chapelle ardente. Un magnifique char orné de drapeaux tricolores a conduit le corps jusqu'à l'église. Sur le drap mortuaire on avait placé l'uniforme de l'illustre défunt. A quelques pas derrière le corbillard, Suïda, le cheval de bataille du général, recouvert d'un crèpe, suivait, tenu en bride par deux domestiques. Sur le cortége, les troupes formaient la haie, commandées par le général de Bouillé; c'étaient : un peloton de garde républicaine à cheval, une batterie du 13e régiment d'artillerie, le 25e batail-lon de chasseurs à pied, un régiment du 5e

cuirassiers, le 24e régiment de ligne. Pendant la cérémonie, la musique de la garde républicaine a fait entendre plu-sieurs morceaux funèbres. Les cordons du poële étaient tenus par les généraux Aymar, gouverneur de Paris, de Rochebouët, Clinchant, Frébault, Reboul et Davenet, qui sut pendant de longues années le ches d'étatmajor du général. Les deux fils du général Abel Douay, frère du défunt, dont l'un est volontaire au 25e régiment d'artillerie, conduisaient le denil. Immédiatement après venaient : le colonel Pittié, représentant le président de la république, le général Gresley, ministre de la guerre, en uniforme, portant le grand cordon de la Légion d'honneur, les maréchaux Canrobert, de Mac-Mahon, le général duc de Nemours, le duc d'Aumale, le général de Martinprez, gouverneur des Invalides, Fleury, Borel, d'Espeuilles, en bourgeois; en uniforme les généranx Pajol, Lebrun, de Gallifiet, Péhau, d'Hervillé, d'Hautenare, Henrion, Montaigu, Ducrot, Filipi, Bourbaki, Nicolas, d'Ab-

Dès que le corps a été descendu dans le fonde, que les délégués protectionnis- émue, a prononcé, le discours suivant: l'olérable.

Mussieurs,

Le capitaine que nous suivons jusqu'à sa dernière demeure avait pris pour devise, comme le général Hoche, Res et non verba. En parcourant sa glorieuse carrière, il avait appliqué cette maxime, « qu'il avait aidé à faire sortir de la simple giberne du soldat le titre de général commandant en chef. » Nous avons tous connu le général Félix Douai; il fut le fidèle compagnon de nos joies et de nos douleurs françaises, et nous savons tous que chacun des grades qu'il obtint fut la récompense d'une belle action, d'un évuragent dévouement, aussi je ne retracerai pas ici les détails de sa vie si bien remplie mais je ne puis m'empécher de rappeler qu'il était l'énergique personnification de ceux dont l'illustre maréchal Bugeaud disait, dans son pittoresque langage, à la guerre: Ce sont toujours les mémes qui se font tuer.

Les ouvriers habituels des champs de bataille comprennent la pensée du vieux maréchal qui fut jadis, hélas! trop jadis! mon chef et mon maître aimé autant que vénéré.

mairechar qui fut jauis, neras: trop jauis; mon chef et mon maitre aimé autant que vénéré.

Le général Douay méritait d'avoir pour couronnement de sa glorieuse carrière la mort du soldat tombant, pour la France, les armes à la main. Ses deux frères tombés, l'un à Solfèrino et l'autre à Wissembourg, lui avaient donné un exemple qu'il était avide de pouvoir suivre. Il m'avait fait la confidence d'une prière qu'il adressait à Dieu pour lui demander cette grâce. Dieu ne la lui a pas accordée.

Mais croyez bien, Messieurs, que déjà il lui a donné près de lui la place qu'il réserve aux hommes de bien et d'honneur qui, tout en conservant religicusement dans leur cœur les souvenirs que la reconnaissance et la loyauté y avaient incrustés, traversent honnètement et utilement la vie, en se préoccupant des intérêts de la patrie, au service de laquelle ils consacrent entièrement leur existence.

« Adieu, mon cher Douay, ou plutôt au revoir! Puissent les regrets profonds de tes anciens chefs, de tes camarades qui, comme toi honorent le pays et travaillent pour lui; missent laussi les regrets de tes nombreux

anciens cheis, de les camaraces qui, comme toi honorent le pays et travaillent pour lui; puissent aussi les regrets de tes nombreux subordonnées, te rendre légère la terre qui va te recouvrir! Nous garderons religieu-sement ton souvenir. »

#### LES ÉTRANGERS ET LE PÉTITIONNEMENT pour la liberté de l'enseignement.

Nous lisons dans le Pays:

La République française fait une charge à fond de train contre les étrangers établis en France qui prennent part au pétitionnement organisé contre les détestables projets

La République française est obligée de reconnaître qu'ancune loi n'interdit aux étrangers d'adresser des pétitions au gouvernement français. En bien! alors de quoi se plaint donc la feuille opportuniste? C'est, dit-elle, une question de convenances. Le journal du tribun ventripotent faisant appel aux convenances, c'est une mauvaise

La feuille opportuniste se moque agréablement des Espagnols, qui interviennent en cette question, et elle trouve très-bon que cette vieille brute de Garibaldi patronne les candidats communards en France, et elle accueille avec faveur l'opinion trop souvent exprimée, sur nos affaires, de don Emilio Castelar, ce don Quichotte panaché

e Seringuinos. Et puis, sous un gouvernement où les Suisses, les Génois et les Anglais, sont représentés dans une proportion évidemment exagérée, il ne faut pas être trop exigeant

en matière de nationalité.

Mais non-seulement les Espagnols et les Irlandais raillés par la République française ont pour eux la loi, ils ont encore les convenances de leur côté.

Des hommes qui habitent sur notre sol, soumis à nos lois, subissant nos impôts, peuvent manifester le désir que ces lois ne deviennent ni stupides ni féroces, que ces de M. Hrard, et observe-t-h avec une ironie qu'il croit sans doute bien pro- caveau, le maréchal Canrobert, d'une voix leur sejour sur le sol frauçais devienne in-

Il se trouve que ces etrangers partagent la religion de la majorité des Français: quoi de plus convenable que leur désir ex-primé dans des formes légales de voir cette religion de la majorité respectée par une

minorité oppressive et violente? Croyez bien que si les Ferry et autres Jules avaient été au pouvoir quand ils se sont décidés à transporter leur pénates chez nous, ils y auraient regardé à deux fois avant d'avoir abandonner leur patrie pour une nouvelle où, au lieu d'institutions serieuses et stables, ils n'auraient trouve qu'un abominable despotisme, hypocritement exercé au nom de la liberté.

Quand ils sont venus, c'était sur la foi l'un ordre de choses juste et honnête qu'on veut bouleverser; ils émettent, comme ils en ont le droit, le vœu que cet ordre de choses ne soit pas complétement renou-velé dans le sens athée et révolutionnaire.

En quoi les convenances sont-elles lésées? que les talons rouges de la République fran caise nous le disent. Albert ROGAT.

Nous lisons dans le Moniteur:

« Le correspondant parisien du *Times* dé-ment la nouvelle que le vice consul anglais de Boulogne ait été déféré à lord Lyons par M. Waddington. pour avoir légalisé les signatures de plusieurs résidents anglais qui avaient pétitionné contre le projet de loi Ferry. Nous comptons bien que le démenti du Times ne sera pas à son tour démenti ; nous nous bornerons à faire observer que le fait seul, qu'on ait pu croire fondée la nouvelle dont il s'agit, peint toute la situation et prouve de quelles mesures anti-li-bérales on suppose notre Gouvernement capable.»

#### M. Pouyer-Quertier

La politique, qui s'égare souvent au milieu de questions inutiles, est à certains jours arrachée à sa frivolité par de grandes et importantes questions qu'on ne pourrait se dispenser de ré-soudre sans mettre en péril la sécurité de toute une nation. C'est ce qui ar-rive en ce moment avec les traités de commerce.

Tout le monde a la prétention de dire son mot dans cette question qui, par les côtés multiples qu'elle présente, offre aux ignorans une occasion excellente pour déraisonner à perte de vue et usurper une compétence qui leur fait absolument défaut.

Heureusement toutes les fois que des questions de cette importance se sont présentées, la France a toujours eu la chance de posséder un homme qui les connaissait à fond et dans le-quel, pour ainsidire, elles s'incarnaient. Or, l'homme de la situation présente, celui dont l'opinion fait autorité, c'est M. Pouver-Quertier. Nous n'en voulons pour preuve que la violence des atta-ques auxquelles il est en butte de la part de ses adversaires. Ces attaques grandissent sa personnalité et le pla-cent en védette sur la liste de ros hommes politiques. Le moment est donc venu d'esquisser la physionomie de cet intrépide lutteur. M. Pouver-Quertier est un Normand

no. Four-guarder est de Normand robuste et vigoureux de la race des vaillants compagnons de Guillaume le Conquérant. Il est par tempérament un très-grand travailleur. Fils de fila-teur, il succéda de bonne heure à son père, et à toujours dirigé d'importan-tes fabriques. Dans sa jeunesse, il Manchester, afin de se rendre compte de la façon de travailler de nos rivaux

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

INSERTIONS:

Faits divers :

Les abonnements et les annonces sont reques à Roubeise, au bureau du journal, à Lille, chez M. Quanne, libraire; Grande-Place; à Paris, chez MM. Havas, Lauria Et C'e, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires, tplace de la Bourse); à Bruxelles, à l'Officia de Publicité.

d'outre-Manche. Il parle et écrit l'an-glais comme un habitant de la Cité de Londres. Sa fabrique de La Foudre, à Rouen, et ses établissements situés dans la vallée d'Andelle, département

dans la Vallee d'Andelle, departement de l'Eure, le placent au premier rang dans l'importante industrie du coton. Si la législation économique de la France n'avait pas été soumise aux fluctuations violentes qu'il lui cellut traverser, il est probable que M. Pouyer-Quertier se serait contenté de diriger ses fabriques et n'avaient sois Pouyer-Quertier se serait contente de diriger ses fabriques, et n'auraient point abordé la politique, ce qui, soit dit en passant, eût été regrettable. Mais avant 1860, prévoyant que la France allait modifier ses relations commerciales avec les nations étrangères et inaugurer un nouveau système, il dut faire appel à se conneissances motifications comments. faire appel à ses connaissances prati-que pour réfuter les erreurs des économistes théoriciens, qui, n'ayant jamais vécu dans les usines au milieu des ouvriers, entendaient cependant faire la leçon et apprendre leur métier à ceux qui comme M. Pouyer-Quertier et ses collègues, n'avaient jamais vécu que

Ses concitoyens, édifiés sur son savoir et sur son expérience, le nom-mèrent membre de la chambre de com-merce de Rouen, et député au Corps législatif sous l'empire. Il prit aussitôt dans la Chambre une place considérable. M. Thiers, alors monarchiste et protectionniste, en fit son bras droit, et tous les deux livrèrent de terribles assauts à M. Rouher et à M. Baroche, auxquels ils reprochaient d'avoir fait à l'Angleterre des conditions trop favo-rables, au détriment de notre industrie nationale à laquelle, en bonne justice, on eût dû réserver le marché fran-

M. Pouyer-Quertier embarrassa plusieurs fois M. Rouher, avec les arguments qu'il lui opposait et qu'il empruntait non aux illusions des purs économistes, mais à ses réalités concluantes de manufacturier. M. Rouher, assailli un jour par les mille arguments que lui opposait M. Pouyer-Quertier, disait qu'il était impossible de suppor-ter l'attaque d'nn adversaire qui, sans notes, pouvait prononcer des discours hérissés de chiffres avec lesquels il jouglait comme un Indien avec des houles. Ces tournois se renouvelaient chaque année lors de la discussion de Padresse. Mais les traités existaient.M.
Pouyer-Quertier réservait ses efforts
pour l'époque à laquelle ils prendraient
fin, c'est-à-dire pour maintenant, puis-

qu'il s'agit de les renouveler.

Après les désastres de 1871, on sait
que M. Thiers, chef du pouvoir exécutif, choisit pour ministre des finances
M. Pouyer-Quertier. C'est lui qui négocia le premier emprunt de deux mil-liards, et qui ensuite détermina quels impôts nouveaux devaient être perçus afin de mettre le Trésor public en état de payer les intérêts dus à ceux qui avaient consacré leur épargne à la libération du territoire.

A la mème époque, il fut chargé avec M. Jules Favre, son collègue, mi-nistre des affaires étrangères, d'aller à Francfort régler avec M. de Bismarck les échéances des payements à faire à la Prusse. M. Jules Favre avait lefront chargé de soucis. M. Pouyer-Quertier apportait, au contraire, un entrain qui charma M. de Bismarck. Lechancelier apprécia tout de suite sa bonne humeur et la lucidité de son jugement. Il admirait M. Pouyer-Quertier, qui savait lui tenir tête au dessert autant

Feuilleton du Journal de Roubaix

# LES AMOURS

# NIHILISTE

la plus glaciale de la saison. Quelques rares piétons, le nez enfoui dans le col de leur pelisse, le bonnet de fourrure baissé juslu'au yeux, hâtaient le pas autant que le leur permettaient leurs lourdes et hautes

Le gaz à moitié caché par la couche de neige durcie qui recouvrait les réverbères et retombait tout à l'entour en longues stalactites de glace jetait de fauves échappées de lumière sur le blanc tapis couvrant, aussi lein que l'œil pouvait atteindre, commense linceul, arbres, pavés,

De temps en temps passait au grand trot un coupé ou un traineau dont les chevaux, les naseaux fumants, faisaient dans leur course rapide cliqueter des morceaux de glaçons suspendus au bout de leurs long

Il faisait vingt-neuf degrés au-des de zéro ainsi que l'avait constaté, avant de prendre sa garde, le storque sergent de ville, qui arpentait mélancoliquement, d'un pas égal, la distance séparant la perspective Newsky de la Rue Aux Pois et vice

mouten, les jambes grelottantes dans ses grandes bottes, la figure couverte de croutes, résultat de la gelée persistante dont son capuchon de gros drap jaunatre né pouvait guère le garantir, il pestait dans on fort intérieur contre la destinée qui le forçait à arpenter le sol de sa patrie, tandis que d'autres, les plus nombreux, étaient bien au chaud sans souci de la température extérieure.

Mais où son dépit augmentait le plus

c'est chaque fois que sa faction le faisait passer devant l'hôtel du prince Nourine

c'est-à-dire toutes les dix minutes. Là toutes les fenètres étaient illuminées à giorno : des ombres entrelacées glissaient

Par moments un équipage s'arrêtait de vant le palais: une forme indécise se mouvant dans un dédale de fourrures, en descendait prestement; un battant s'ouvrai et se refermait derrière elle, laissant échapper quelques vagues bouflées de parfum délicats et enivrants qu'aspirait délicieusement, tout en maugréant. l'humble soldat ... Puis la voiture s'enfuyait. C'était

De temps en temps il percevait comme dans le lointain quelques forte d'un orchestra caché

Le général-major Neurine, aide de camp de l'empereur, gouverneur de \*\*\* était un homme decinquante-huit ans, aux cheveux

De haute taille, assez corpulent, sanglé dans son uniforme aux larges épaulettes invidnérable.

Empaqueté dans sa touloupe en peau de | d'or, infatigable pour lui comme pour les autres, d'un tempérament de fer il ne connaissait qu'une chose, l'obéissance absolue, aveugle à la consigne qu'on lui donnait. Il ne reculait jamais devant une difficulté, d'où qu'elle vint. Quand on lui confiait une tâche, il l'exécutait sans la discuter. C'était

Ne transigeant, sous aucun prétexte, avec sa ligne de conduite, sa rigidité, sa sévérité lui avaient suscité de nombreux ennemis. Mais calme et froid, il avait traversé, le front haut, les flots de calomnies et de bassesses qu'on avait répandus sur son chemin, dédaignant les jaloux, méprisant les

Personnellement très-riche, il passait son temps à faire du bien autour de lui. Combien de fois n'avait il pas, comme omme, adouci des souffrances que, fonctionnaire, il avait suscitées?

Combien de fois ses yeux verts aux reflets d'acier ne s'étaient-ils pas remplis de lar-mes à la pensée d'une infortune dont il avait été la cause inconsciente, mais impla-

Cet homme n'avait pas de passions; il n'était pas ambitieux; toujours prêt à tout il aurait résigné ses fonctions sans amertume, sans regrets; d'une sobriété prover-biale, il aurait vécu aussi facilement, du jour au lendemain, que le dernier des

Il avait tant de fois vu la mort de près qu'il ne la craignait pas. De quelque côté qu'on l'attaquât, îl était qu'on osat essayer d'y porter atteinte. Un fou jetterait une poignée de boue en

paroles, toujours en garde contre les adulade cérémonie, il n'avait dans les nombreu-

sance et sa position que deux ou trois amis sur lesquels il put compter... et encore. Quand nous avons dit que le prince n'avait pas de passions, nous nous trompions; il en avait une ardente, folle dans laquelle il avait concentré tout son être, toutes ses pensées, toute sa vie. Il adorait sa fille comme une mère n'a jamais aimé son en-

C'était du fétichisme, de l'idolatrie, Le soldat dur, impitoyable tremblait devant le moindre caprice de sa Nathalie.

Il n'y avait rien de trop beau pour elle . son souhait le plus inattendu était toujours exaucé; sa plus simple demande était un un ordre. Bien des reines en eussent été

Malheur à celui qui ne l'aurait pas trouvée la plus belle entre les plus belles, la plus douce entre les meilleures!

Il est vrai que pour ne pas être de l'avis du général il eut fallu ètresaveugle et sourd, car c'était bien la plus jolie, la plus aimable, la plus parfaite jeune fille que l'on

Blonde, mince, élancée, ayant dans sa démarche la souplesse du chat et les ondu-

ations de la couleuvre. Nathalie avait dix-

Ses cheveux blonds épais et lourds, for naient sur son front poli et blanc comme l'ivoire, une couronne naturelle. Elle ne se coiffait jamais autrement.

Ses grands yeux bleus limpides et purs se fixaient toujours sur le visage de la personne à laquelle elle parlait. — Instinctivement ils cherchaient la vérité et le fond de la pensée, comme ils étaient habitués à ne jamais rien cacher.

Ignorante du vice et des petites infamies du monde, elle regardait droit devant elle sans morgue, sans hauteur, sans fierté; naturellement.

La première fois qu'en se rencontrait avec elle, ce regard persistant et tenace était génant et semblait bizarre, mais on s'y habituait vite, et l'on était heureux en quelque sorte de voir cet œil franc et

On y était si peu accoutumé ! Nous n'entreprendrons pas de détailler

tous les charmes de la princesse. Elle était belle, elle était bonne. Son père avait reporté sur elle toute la tendresse qu'il ressentait pour sa mère, morte en la mettant au monde.

La gracieuseté, la gentillesse de l'enfant. puis plus tard la perfection de la jeune fille avaient fait le reste.

Le général, répétons nous, en était

Orr depuis quelques mois, Nathalie habituellement gaie et rieuse, était en proie à de fugitives tristesses; elle devenait par moments taciturge et réveuse.

Le prince, s'étant aperçu de ce nouvel état de choses, avait eu peur pour la sante de son enfant; il l'avait interrogée doucement, essayant de dissimuler ses angoisses sous un sourire. - La jeune fille qui ne savait pas mentir et qui, plutôt, ne se rendait pas compte des singulières sensations qu'elle éprouvait, prit; un moyen terme. Elle se tut obstinément, soutenant qu'elle

La nuit du 15 décembre 1878 était bien galoches de cuir.

trottoirs, fenêtres et toits.

Son honneur était trop éclatant pour

l'air qu'il ne ternirait pas le soleil. Tel était le cas du général. Très-sobre de

ses relations que lui avaient créées sa nais

Il se serait fait un ennemi mortel.

ne s'était jamais si bien portée.

Alors, le vieux général, plus expert en ces sortes d'indispositions, se rassura, em-brassa sa fille en lui offrant toutes les distractions qui lui passèrent par la tête, et sortit en tortillant sa moustache.

Il était fixé: ce qu'on n'avait nu ou voulu lui dire, il l'avait bien compris, et il devaits'y attendre: Il y avait de l'amour sous jeu. Confiant

dans la droiture et l'honnéteté innées de Nathalie, il eut cru commettre un crime en l'interrogeant davantage.

Aussi n'avait-il plus été question de cet incident entre eux. Celui qu'elle avait remarqué était évidem-

ment digne d'elle. Cette certitude suffisait au prince momentanément.

Il se contenta seulement d'observer avec plus de soin la tenue, les paroles, les regards des jeunes gens qu'il recevait habi-tuellement: de ce côté, il ne trouva rien, mais, par contre, il ne tarda pas à remarenjouée, plus coquette même que d'habitu-de, à chaque rare visite du comte de Serge Kabloukoff. quer que Nathalie éiait plus affable, plus